

**UNE VIE  
AILLEURS**

JOËLLE LE MORZELLEC

# UNE VIE AILLEURS

Ce roman est une œuvre de fiction.  
toute ressemblance avec des événements  
ou des personnes existant ou ayant existé  
ne saurait être que pure coïncidence.

Couverture :  
Miles Hyman

© Editions des Falaises, 2023  
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen  
102, rue de Grenelle - 75007 Paris  
[www.editionsdesfalaises.fr](http://www.editionsdesfalaises.fr)



À vous,  
parce que nous avons tant parcouru ces grèves,  
l'hiver,  
et que je suis désormais face à l'océan  
avec votre seul souvenir,  
*in memoriam.*

---

Ne fallait-il voir là qu'une suite fortuite d'événements,  
ou chercher entre eux quelque rapport ?

André Gide

# LIBAN

septembre 1996

Le ciel était d'un bleu profond et la mer sans vagues. Sur la Corniche, des promeneurs déambulaient, heureux de passer un moment presque sans soucis. Une brise soulevait les cheveux des femmes, mutines et joyeuses, heureuses. Elles jouaient avec leurs lunettes noires, mordillant une branche, souriant à l'homme qui les accompagnait. Un éclat de rire jaillissait parfois. Les couleurs des chemisiers, des jupes, des robes, dansaient sur la promenade. Quelques silhouettes noires, raidies, fantomatiques, brisaient par moments ce kaléidoscope, comme des oiseaux de mauvais augure auraient troublé le sens caché d'un sacrifice. Les voitures ralentissaient et les conducteurs montraient à leurs passagers les rochers de la grotte aux Pigeons. Des oiseaux volaient bas, à tire d'ailes, entre les immeubles, les jardins des quartiers bordant la Corniche et les anfractuosités des rochers saillant dans la mer, là où ils avaient bâti leurs nids. La lumière était douce, dorée. Beyrouth semblait paresser en cette fin d'après-midi, les armes s'étaient tues.

Dans un immeuble d'une rue d'Ain el Remaneh, l'un des quartiers chrétiens de la ville blonde, une jeune femme s'affairait dans son appartement. Elle terminait

ses valises, car elle partait le soir même pour Londres avec son petit garçon, laissant son mari se débattre dans un jeu politique qu'elle ne comprenait plus, et qu'elle ne voulait plus chercher à comprendre, car il brisait sa vie. Toutes les cinq minutes, le petit garçon surgissait en courant dans sa chambre.

— Maman, est-ce que je peux emporter ma petite voiture rouge ?

— Une seule voiture, Pierre. Tu choisis celle que tu préfères.

— Est-ce que je pourrai la garder avec moi dans l'avion ?

— Tu choisis une seule chose à emporter dans l'avion. Et si tu le souhaites, tu me donnes un autre jouet que je rangerai dans ta valise.

Le petit garçon regarda longuement sa mère, réfléchissant à ses trésors, et il repartit en sautillant vers sa chambre.

La jeune femme entassait des vêtements chauds qu'elle avait peu portés au Liban, sauf lorsqu'ils allaient faire du ski tous les trois aux Cèdres, profiter de la neige en regardant au loin la mer qui étincelait dans un éclat bleu et argent quand le soleil brillait. Ou dans leur maison du Metn, lorsque le soir, pendant les entresaisons, ils dînaient sur la terrasse et restaient de longs moments à parler, jusque dans l'obscurité de la nuit, faisant des projets, pour eux, leur fils, et le Liban.

Les petits pas résonnèrent à nouveau sur le parquet.

— Maman, je prends aussi le livre que tu me lis le soir dans mon lit. Le livre sur l'histoire du pays de Papa.

— Alors, donne-le-moi, je vais le ranger dans la valise. Et l'enfant disparut à nouveau vers sa chambre.

Le téléphone sonna. La jeune femme se précipita pour décrocher.

— Oui, ne t'inquiète pas, je suis presque prête. Je ne vais pas tarder à fermer les valises. Oui, tu peux envoyer

Samir nous chercher d'ici une demi-heure. Je te retrouverai à l'aéroport comme convenu. Pierre a absolument voulu prendre sa petite voiture rouge, celle que tu lui as offerte dimanche dernier. Il veut l'avoir avec lui dans l'avion. Et aussi le livre, celui que je lui lis le soir, tu sais, celui qui raconte l'histoire du Liban aux enfants. À tout à l'heure.

Elle reposa le téléphone et se dirigea vers la commode de sa chambre. Elle en sortit un collier ancien, en or vieilli, poli, aux torsades souples et, se regardant dans le grand miroir au-dessus du meuble, elle l'accrocha à son cou. Elle portait un ensemble pantalon blanc cassé et ses cheveux blonds, coupés en un carré mi-long, accompagnaient chacun de ses mouvements.

— Pierre, es-tu prêt ? Samir arrive dans un instant.

— Et Papa ?

— Il sera à l'aéroport. Il viendra nous souhaiter un bon voyage.

La jeune femme fit le tour de l'appartement. Pièce après pièce, elle regarda ce qu'elle quittait. Leurs chambres, ce salon qu'elle avait aménagé en mélangeant les styles, des objets illustrant l'artisanat libanais, les tapis anciens, des canapés et des fauteuils recouverts de chintz anglais, très gai, aux motifs floraux ; la salle à manger aux meubles sombres, incrustés de nacre. Par les grandes baies vitrées qui donnaient sur un balcon faisant le tour de l'appartement, elle jeta un coup d'œil dans la rue, en bas.

Puis elle revint dans le salon et prit un cadre sur le piano. Il renfermait une photo où elle figurait en compagnie de son mari et de son fils. Elle repartit vers sa chambre et la glissa dans l'une de ses valises, entre ses robes, pour la protéger de chocs éventuels.

Un klaxon retentit. Le petit garçon se précipita vers sa mère, sa voiture rouge à la main.

— Maman, Samir est là.

— Oui, Pierre, nous allons descendre. Samir viendra m'aider à porter les valises et nous partirons. Dis au revoir à la maison, mon chéri.

Chaque fois que tous trois quittaient l'appartement, c'était un rite que le petit garçon avait imaginé. Il faisait le tour des pièces en courant et revenait dans l'entrée en chantonnant :

— Au revoir, ma maison, à bientôt.

Le rituel fut encore respecté ce jour-là.

La jeune femme ouvrit la porte. Un homme grand, brun, aux sourcils très marqués et aux épaules carrées, souleva le petit garçon dans ses bras et l'embrassa.

— Samir, Samir, est-ce que je pourrai m'asseoir devant à côté de toi ? Maman, est-ce que je pourrai m'asseoir à côté de Samir ?

La jeune femme regarda son fils en souriant.

— Pour cette fois, oui, Pierre.

Le petit garçon, qui ne lâchait pas sa voiture rouge, trépigna sur place.

— Merci, Maman. Comme ça, Samir pourra m'apprendre à conduire.

— Tu resteras tranquille, assis à côté de Samir.

— Oui, Maman, promis.

Le petit garçon continuait à sautiller dans l'entrée en chantonnant.

— Trois valises, Samir, j'ai pris trois valises cette fois. Elles sont dans ma chambre. Je peux descendre la petite. L'homme se dirigea vers la chambre. Il emporta deux grands bagages tandis que la jeune femme s'emparait du troisième et de son sac.

— Beaucoup de choses aujourd'hui, elles sont lourdes, vos valises.

Elle ne fit aucun commentaire.

Tous trois passèrent dans l'entrée. Ils sortirent de l'ap-

partement qu'elle ferma à clef et ils commencèrent à descendre le grand escalier. Elle se rappela la première fois où elle l'avait emprunté. Les marches lui avaient semblé basses et larges. Elles étaient faites d'une pierre blanche que le temps avait un peu bistrée. Sur les murs couraient des frises de mosaïques aux dessins géométriques qu'elle avait toujours admirées.

Le contraste, en sortant de la pénombre de l'immeuble, était violent, car la lumière était encore crue, même si l'après-midi touchait à sa fin.

Samir avait garé la voiture devant la porte de l'immeuble. Il posa les valises sur le trottoir et ouvrit la portière arrière. La jeune femme s'installa, gardant son sac avec elle. Puis il fit asseoir le petit garçon à l'avant, en regardant tout autour de lui. La rue était presque déserte. Sur le trottoir d'en face, un peu plus loin, un jeune homme était affalé contre le mur du jardin d'une villa. Appuyé contre un sac en grosse toile, immobile, il fumait une cigarette.

— Pierre, tu t'assieds au fond du siège, bien attaché.

— Oui, Maman, et je pose ma petite voiture à côté de moi. Je veux voir Samir conduire pour qu'il m'apprenne.

— Tu ne dérangeras pas Samir et tu resteras tranquille.

— Oui, Maman, promis.

— Et tu ne toucheras pas le volant.

— Non, Maman, jusqu'à l'aéroport. Je regarderai seulement ce que fait Samir. Comme ça, j'apprendrai moi aussi à conduire la voiture de Papa.

Les valises étaient maintenant calées dans le coffre.

Samir contourna la Mercedes en jetant à nouveau un coup d'œil circulaire dans la rue avant de s'installer à son tour. Le jeune homme affalé contre le mur du jardin semblait à moitié endormi malgré sa cigarette. La chaleur était encore forte, même en cette fin d'après-midi. Samir mit en marche la voiture et ils quittèrent

lentement la petite rue tranquille d'Ain el Rammaneh pour traverser un grand carrefour et pénétrer sur une longue avenue.

La voiture avait à peine disparu que le jeune homme assis contre le mur de la villa sembla se réveiller brusquement. Il fouilla dans son sac et en sortit un téléphone. La conversation fut brève. Il se leva et, à son tour, il se dirigea vers l'avenue.

Samir conduisait assez lentement, observant les trottoirs des deux côtés de l'avenue. Les passants étaient peu nombreux. Ils étaient déjà rentrés chez eux, ou assis aux terrasses des cafés, sirotant un arak, fumant le narguilé ; ou ils se promenaient encore le long de la Corniche.

À l'intérieur de la voiture, la jeune femme avait appuyé sa tête contre le dossier de la banquette et fermé les yeux. Elle pensait aux années heureuses qui avaient disparu. Il lui restait Pierre, son fils, le souvenir de nombreux amis, comme Antoine qui, pour elle, était le frère qu'elle n'avait jamais eu, il la comprenait si bien. Mais elle ne savait plus que penser de son mari. Ses sentiments pour lui étaient toujours les mêmes, il était l'homme qu'elle aimait, qu'elle avait choisi et que la vie lui enlevait jour après jour. La guerre, les combats l'avaient éloigné d'elle. Et les trêves ne le lui avaient pas ramené. Peu à peu une distance s'était créée entre eux, car elle ne voulait plus être mêlée à cette histoire qui n'était pas la sienne. Elle le lui avait dit et, inexorablement, elle l'avait senti se détacher d'elle. De son côté à lui s'était instaurée, progressivement, du moins c'est ce qu'elle éprouvait, une sorte d'indifférence bienveillante. Peut-être voulait-il ainsi la protéger de la situation libanaise qu'elle refusait maintenant de chercher à comprendre ? Avait-il choisi de placer son pays avant sa famille, parce qu'elle, sa femme, était anglaise ? Pour-

tant, souvent, dans ses yeux, quand il pensait qu'elle ne le regardait pas, elle y déchiffrait encore l'expression de la tendresse qu'il continuait d'éprouver pour elle.

En quittant Beyrouth ce soir-là, elle voulait mettre au grand jour cette distance qui existait entre eux. En premier lieu pour saisir le sens qu'elle souhaitait désormais donner à sa vie. Réfléchir. Elle ne reviendrait pas au Liban dans quinze jours comme prévu. Elle resterait d'abord quelques jours à Londres. Puis elle irait en Irlande, là où elle s'était toujours sentie vivre. Elle souhaitait y emmener Pierre. Lui faire découvrir Brandon House qu'il n'avait vu qu'une seule fois, encore tout petit, quand il avait fait la connaissance de ses grands-parents. Car Brandon House, le paradis de son enfance à elle, serait un jour à Pierre. Son père le lui avait dit juste après la naissance de son petit garçon. Oui, en pensant aux jours à venir, elle décida qu'elle irait avec son fils séjourner en Irlande. Ses parents seraient heureux de les voir et elle pourrait réfléchir paisiblement au cours qu'elle devrait donner à sa vie. Son mari serait placé devant le même choix : continuer à vivre ensemble ou laisser l'indifférence l'emporter, avec toutes ses conséquences.

La voiture avançait le long de l'avenue. Pierre regardait les mains de Samir sur le volant et il ne lâchait pas sa petite voiture rouge.

— Samir, va plus vite, fais comme Papa.

La chaussée de l'avenue n'était pas régulière. Il y avait eu récemment des travaux. Le goudron s'élevait par endroits en faisant de petits dos-d'âne. À Beyrouth, le réseau routier avait souffert de la guerre et la ville en portait toujours les traces. Il subsistait des zones dangereuses pour la circulation en voiture.

Samir avança plus lentement pour aborder l'obstacle. Il ralentit et changea de vitesse. Au moment où la

Mercedes franchissait le dos-d'âne, il y eut une énorme déflagration. La voiture explosa. Le trottoir, le goudron, et même de la terre, furent projetés en l'air. Des flammes, puis une fumée noire, avaient jailli et la voiture, éparpillée en morceaux, n'existait plus. À sa place, l'avenue était devenue un cratère fumant.

Devant l'immeuble où s'était produite l'explosion gisait à l'envers, contre le tronc d'un palmier déraciné par le choc, un jouet d'enfant, une petite voiture rouge dont les roues tournaient dans le vide.

**IRLANDE**  
février 2005

Maxime

# 1

Le hasard d'un séjour en Irlande pour terminer la rédaction d'un roman, projet sans cesse ajourné pour lequel il subissait régulièrement les foudres de son éditeur, avait conduit Maxime Gauthier dans les environs de Ballina. Il s'était installé à Mount Falcon.

Ce n'était pas la première fois qu'il choisissait l'Irlande pour écrire. L'île lui apportait à la fois cette quiétude qu'il savait retrouver au bord de l'eau, mais aussi les tempêtes qui déchaînaient l'océan, des paysages aux couleurs tantôt vives, tantôt comme émoussées par les brumes, et cette spontanéité, cette fantaisie, qu'il aimait chez les Irlandais. Ce pays, où il se sentait si bien, lui réservait toujours des surprises.

Un matin, alors que le ciel était bleu, à peine parsemé de quelques nuages blancs, Maxime Gauthier décida de faire une longue marche sur une grève voisine. La plage était déserte. Le sable était recouvert par endroits de petits coquillages déposés par les vagues. Il en soulevait certains avec le pied et les ramassait quand leur forme l'attirait. Alors, il les brossait de la main pour enlever le sable ou les algues restées accrochées. Il les mettait dans sa poche pour les emporter à Mount Falcon, et plus tard en France. À Paris, dans son bureau, sur la grande table

où il écrivait, une large coupe en fer martelé, rapportée du Mexique, contenait ses trésors : couteaux, paires, pignons, chapeaux chinois, nacres diverses voisinaient, au gré de ses voyages. Sa petite madeleine à lui était un souvenir de tartines de beurre salé avec du chocolat, de marées et d'embruns, de goûters sur une plage ; et il retrouvait tout cela en Irlande.

Ce matin-là, il foulait le bord de l'océan, laissant les vaguelettes venir lécher le caoutchouc de ses bottes. Il écoutait le bruit des flots, il admirait la transparence de l'eau, contemplant, dans la lumière de cette matinée d'hiver, l'éclat irisé des grains de sable. Il regrettait d'être seul et de ne pouvoir partager cette allégresse qu'il sentait monter en lui. Le voisinage de l'océan, le souffle du vent contre son visage créaient toujours chez lui une sorte d'exaltation, tout comme la tempête qui l'attirait et qu'il craignait à la fois.

Une petite vague brilla dans le soleil. Elle s'avancit sur le sable, lentement. Soudain, elle perdit son allant et mourut, ne laissant qu'une trace d'écume. Blanche. Puis une autre s'élança et tenta de rejoindre la première. Elle voulait faire aussi bien, monter aussi haut sur la plage. Mais sa force l'abandonna, la dune était si loin. Elle disparut, timidement, sous des galets chauffés au soleil. Puis surgit une troisième, roulant sur le sable, transparente, sûre de son fait. Téméraire. À la poursuite de la première, de la seconde, attrapant une algue, la soulevant, jouant avec les rubans gris de la laminaire. Ce fut la quatrième qui vint jusqu'à Maxime. Vaincue, elle s'affala à ses pieds, abandonnant à son tour la lutte pour arriver jusqu'à la dune. Dans l'éclat du soleil, elle semblait chaude, caressante.

Soudain, il entendit une course sur le sable, un chien venait vers lui en aboyant. Il faisait le fou, tournaillant autour de lui. Il lui lança un petit morceau de bois flotté.

Le chien l'attrapa et le lui rapporta. Il recommença le jeu deux fois, trois fois. Puis le trouvant lassant, à son tour, il se mit à courir jusque dans l'eau et jeta le morceau de bois au loin. Le chien l'avait suivi en sautant dans les premières vagues.

Maxime était heureux. Les traînées blanches des petits nuages disparaissaient, il aimait l'air vif qu'il respirait. Devant lui, il n'y avait que l'horizon.

Il se retourna pour regarder vers le fond de la baie, et il vit, le long du rivage, une silhouette qui avançait lentement vers lui.

## 2

Un homme marchait posément, les mains dans les poches d'une gabardine beige, une écharpe nouée autour du cou et, sur la tête, l'inévitable casquette irlandaise comme Maxime en portait lui-même. Il observait sa démarche, sûre, réglée. L'homme regardait devant lui, semblant n'accorder aucun intérêt au paysage.

Le chien abandonna Maxime et se dirigea vers le nouveau venu qui se pencha et lui donna une brève bourrade, puis il se mit à trotter à ses côtés.

Quand tous les deux arrivèrent à la hauteur de Maxime, ce dernier croisa un regard sombre, sans expression. Les yeux de l'inconnu s'étaient posés sur lui sans manifester d'attention particulière. En revanche, Maxime était intrigué et il lui avait fait un vague signe de tête, un de ces gestes banals que l'on fait presque sans s'en apercevoir, comme un rire dans une conversation qui languit et que l'on ne veut pas voir s'interrompre. L'inconnu avait continué à marcher et l'avait dépassé, comme si Maxime n'existait pas.

Maxime le regarda s'éloigner, le chien toujours sur ses talons. L'homme lui avait paru grand, très brun. Tout sauf irlandais. Il avançait d'un pas régulier qui lui conférait une sorte d'absence, perdu en lui-même.

Le vent, jouant avec les pans de sa gabardine, donnait à sa personne cette sorte d'élégance qui fait parfois se retourner les femmes lorsqu'elles croisent un homme qui les attire. Maxime avait souvent été jaloux de ces comportements que lui-même ne provoquait jamais. Sa promenade était en partie gâchée par cet inconnu. Il avait parcouru toute la grève. Pourtant, il resta encore un moment sur la plage, s'amusant à tracer des signes dans le sable mouillé avec un bois mort rejeté par l'océan ; puis, s'attardant, il regardait les vagues les effacer. Le vent soufflait plus fort ; il ramenait des nuages à l'horizon. Soudain, l'idée d'un *whiskey* à Mount Falcon lui fit prendre le chemin du retour. Il quitta le bord de l'océan pour remonter dans les terres.

### 3

En s'approchant de Mount Falcon, Maxime aperçut le vélo de Joan, adossé contre le mur situé près de la porte d'entrée des anciennes écuries. Elle avait dû prendre son service avec un peu de retard ce matin, ce qui était assez fréquent. Le vélo était resté dehors. Observer Joan était l'une des choses qui amusaient Maxime. Plus rousse que la plus rousse des Irlandaises, elle débordait toujours de bonne humeur, un sourire permanent illuminant son visage qu'éclairaient deux yeux d'un vert de prairie. Elle habitait avec sa famille une ferme sur la route de Ballina. À Mount Falcon, elle servait à table, s'occupait de l'entretien des chambres et aidait parfois la vieille Meg Maloney qui entendait régner seule sur son empire, la cuisine, et qui concoctait des recettes que Maxime découvrait toujours avec surprise et plaisir. Le mari de Meg Maloney, Ted, était l'homme à tout faire de Mount Falcon. Peu bavard, bon jardinier, il adorait composer des bouquets que Joan installait dans l'entrée et les pièces du rez-de-chaussée. Tous deux vivaient dans un appartement au-dessus des écuries, ils étaient ainsi à demeure à Mount Falcon. Ils avaient connu Mr O'Connell, le mari de la propriétaire, qui les

avait engagés de son vivant et, depuis, ils n'avaient plus jamais quitté la propriété.

À peine Maxime avait-il grimpé le grand escalier et était-il de retour dans sa chambre que son téléphone sonna.

— Alors, mon vieux, as-tu trouvé ta thébaïde ?

Toujours ce ton légèrement sarcastique, cela énerva Maxime.

— Oui, Paul. Je vis en exil dans une sorte de manoir qui n'est pas très ancien, deux cents ans tout au plus. J'ai choisi cette maison parce qu'elle est toute proche d'une plage immense. J'y vais marcher souvent, presque tous les matins.

— Tu pourrais donner des nouvelles.

Au fil du temps, Paul Berthelot, son éditeur, était devenu un ami. Certes, Maxime n'avait pas donné signe de vie depuis son départ de Paris. Il avait simplement laissé un numéro de téléphone au secrétariat. Le connaissant, Berthelot savait que c'était plutôt un bon présage, car, une fois lancé, Maxime s'échappant et faisant le vide autour de lui, il écrivait.

— La plage, je comprends. Et encore ?

— C'est une demeure de mer et de chasse. Le repaire d'un vieux loup. Enfin, c'est comme ça que je vois cette maison. Une sorte de malouinière. De grandes dalles de pierre, des trophées de chasse, un large escalier qui monte vers une galerie et sur les murs des portraits qui rompent l'austérité du lieu. Tu devrais venir passer quelques jours ici. Je te dis tout ça, car tu serais ravi de séjourner ici, toi qui aimes les vieilles pierres. Nous discuterions du roman. Tu constaterais que j'ai travaillé.

— Je n'ai pas vraiment le temps...

— Dommage, car tu découvrirais le charme de cette maison. Durant ces mois d'hiver, un feu brûle toute la journée dans les cheminées. Dans le salon, dès la porte

franchie, une atmosphère de quiétude te saisit, une invitation à la détente.

—Toujours aussi lyrique !

—Je suis sûr que tu te plainais ici. La propriétaire, Mrs O'Connell, en général assise près de l'âtre, à côté du panier à bois, est toujours prête à raconter mille histoires sur des parties de pêche ou de chasse. C'est le gage d'un bon moment, à partager avec elle avec un verre à la main.

— Tu ne perds pas tes habitudes ! Et donc, si je comprends bien, cette Mrs O'Connell t'a séduit ?

— C'est une vieille dame absolument délicieuse, Paul. Tu me connais, je ne peux écrire que si je suis dans un endroit où je vis à mon rythme et comme je le souhaite.

— Tant mieux. Mais je ne crois pas que je viendrai te voir. Pas le temps. Je te rappellerai un de ces jours. Nous discuterons du roman quand tu l'auras presque terminé et que tu reviendras à Paris. Mais téléphone-moi si tu en sens le besoin.

Un peu plus tard, en descendant au salon, Maxime aperçut la maîtresse des lieux, souriante comme à son habitude, installée dans son coin favori, près de la cheminée. Elle parlait fort, son grand âge l'ayant rendue un peu sourde, avec un homme assis sur un canapé d'angle. La chaleur du feu et l'envie d'un bon *whiskey* attiraient Maxime. La promenade sur le sable et le vent de l'océan l'avaient à la fois lassé et enivré.

Mrs O'Connell, tout en continuant à bavarder, lui fit un petit signe de la main, l'invitant près d'elle.

— Venez avec nous, monsieur Gauthier.

Il constata avec surprise que le visiteur de Mrs O'Connell était l'homme qu'il avait croisé sur la plage.

## 4

Sur le canapé à l'angle de la cheminée, où Maxime s'installait chaque soir après le dîner, souvent pour boire un *irish coffee* dont la principale vertu était de le pousser au sommeil, se trouvait assis le promeneur de la plage. Il portait une veste en tweed, aux couleurs brunes des landes de tourbe et un pantalon gris. Il avait pris possession de la place que Maxime considérait comme sienne depuis le début de son séjour à Mount Falcon. L'inconnu avait un verre à la main, qu'il appuyait sur ses genoux croisés. Maxime lui fit le même signe de tête, légèrement embarrassé, que le matin sur la grève, et il rejoignit Mrs O'Connell sur le canapé d'en face, un peu dur, qui était le siège préféré de son hôtesse. Évitant de prendre part à la conversation, il observait l'homme assis devant lui. Très brun, mais ses tempes déjà grises lui donnaient plus d'années qu'il ne l'avait imaginé. Le visage était beau, les traits accentués, en particulier les sourcils et le nez. L'ensemble dénotait une personnalité peu commune et un caractère exigeant. La nonchalance de son attitude n'était qu'apparente, il suffisait de voir son regard pour comprendre qu'en venant à Mount Falcon, il ne s'accordait qu'un répit. Alors que d'ordinaire Maxime était assez habile à deviner les occupations des autres,

cette fois, il éprouvait une réelle difficulté à situer le personnage. Ses mains, larges, mais aux doigts allongés et soignés, ne trahissaient pas ses activités, sinon pour écarter toute idée de travail manuel. Il avait donc affaire à un homme que les choses de l'esprit agitaient de façon courante. Pourtant, un rien lui suggérait qu'il n'était pas entièrement dans la vérité.

Il en était arrivé à un tel point de curiosité qu'il ne s'aperçut pas que Mrs O'Connell lui adressait la parole.